

«L'UNIVERSITÉ DE REBIBBIA» Dans l'Italie des années de plomb, Goliarda Sapienza est incarcérée dans la plus grande prison de femmes du pays. Elle fait de cette réclusion une formidable école de vie et de liberté.

La prison, lieu de l'utopie

ANNE PITTELOUD

Goliarda Sapienza, *L'Université de Rebibbia*, tr. de l'italien par Nathalie Castagné, Ed. Attila / Le Tripode, 2013, 240 pp.

Lire aussi.

> Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, trad. de l'italien par Nathalie Castagné, Ed. Viviane Hamy, 2005, 638 pp.
> *Le Fil d'une vie*, trad. de l'italien par Nathalie Castagné, Ed. Viviane Hamy, 2008, 256 pp. Ce livre rassemble les écrits autobiographiques *Lettre ouverte* (*Lettera aperta*) et *Le Fil de midi* (*Il filo di mezzogiorno*).
> *Moi, Jean Gabin*, tr. de l'italien par Nathalie Castagné, Ed. Attila / Le Tripode, 2012, 176 pp.

Pour des oreilles italiennes, le titre doit sonner à peu près comme «l'université de Fleury-Mérogis». Dans *L'Université de Rebibbia*, Goliarda Sapienza raconte en effet son séjour dans la plus grande prison de femmes d'Italie, en 1980. Agée de 56 ans, elle a volé des bijoux à une riche amie lors d'une soirée, un geste qu'elle n'explique pas et qu'il est difficile d'interpréter. Acte de désespoir, appel à l'aide? Ce serait «pour provoquer son arrestation et une rupture dans sa vie alors en crise», note en liminaire son éditeur français. Car c'est une femme épuisée moralement qui entre en prison: elle vient de passer dix ans à écrire son chef-d'œuvre *L'Art de la joie*, hymne libertaire et libertin qui traverse les remous du XX^e siècle et se voit refusé par tous les éditeurs. A Rebibbia, Goliarda Sapienza transformera son enfermement en une école de liberté et de rébellion. Publié en Italie en 1983 par les prestigieuses Editions Rizzoli, son récit autobiographique enthousiasme aussitôt le public et la critique. Il sera son premier et son dernier succès littéraire, puisque Rizzoli refuse toujours *L'Art de la joie*, qui paraîtra seulement après son décès en 1996.

L'Université de Rebibbia est une incroyable plongée dans le monde carcéral de l'Italie des années de plomb, où les détenues politiques sont enfermées aux côtés des délinquantes et autres marginales. «Je voulais seulement, en entrant ici, prendre le pouls de notre pays, savoir à quel point en sont les choses», écrit Sapienza. La prison a toujours été et sera toujours la fièvre qui révèle la maladie du corps social. Elle y côtoie les proscriètes d'une société marquée par la violence de l'activisme politique, par la précarité et les inégalités. Intellectuelles d'extrême-gauche, prostituées, gitanes et voleuses, toutes classes sociales et toutes générations confondues, elles forment un microcosme à part, avec ses lois et ses espaces de liberté.

RÉFLEXION SUR LA RÉCLUSION

Le récit offre une immersion inédite dans cette «prison-modèle» – on y a instauré certaines réformes, dont les détenues se moquent. Les prisons sont de «vraies grandes villes», constate Goliarda Sapienza, qui dépeint l'architecture hallucinante du bâtiment, ses différents niveaux et les coursives autour du puits central, les filets métalliques entre les étages, dans lesquels les détenues lancent toutes sortes d'objets – quand ce n'est pas elles-mêmes –, la cour de promenade, etc. Dans les cellules tapissées d'images de femmes, les prisonnières ne sont enfermées que la nuit; le jour, la vie foisonne, bruyante, chaotique, exubérante sous le regard des gardiennes – de jeunes diplômées qui n'ont pas réussi à trouver un travail. Rebibbia est un navire immense, un monde clos et bigarré où le temps et l'espace n'ont plus rien à voir avec ceux du dehors.

C'est dans cet univers qu'il débarque Goliarda, après une angoissante période en isolement. Au fil de ses découvertes et des péripéties du quotidien, elle développera une réflexion singulière sur la réclusion. Elle partage d'abord sa cellule avec l'eunuque Annunziona et la droguée Marrò, qui la prennent en affection. L'écrivaine est élégante, ses habits bien coupés, sa manière de parler trahit son origine



cultivée tandis que le dialecte et l'argot résonnent alentour. Elle montre pourtant une candeur, une curiosité et un sens de l'empathie qui touchent ses codétenues et lui ouvrent différents milieux. Elle se liera aussi avec un petit groupe qui mêle intellectuelles et droits communs. Il y a là les politiques: la jeune Marcella, si mûre, Roberta, la douce et violente révolutionnaire. Mais aussi Barbara, qui jouait à *Bonnie and Clyde* avec son homme, la sublime Ornella et ses deux disciples qui ne la quittent pas d'une semelle, ou encore Ramona la gitane, à la voix déchirante. Toutes mangent le dimanche chez Suzie Wong, trafiquante de drogue asiatique. On y parle politique, cinéma, amour et sexualité dans une atmosphère privilégiée qui fait oublier la violence du lieu.

POTENTIEL RÉVOLUTIONNAIRE

Goliarda Sapienza s'émerveille devant ces femmes qui, avec quelques tissus colorés, transforment une cellule en «un milieu vivifiant d'échanges intellectuels et de méditations»: elles témoignent de cette quête de voies différentes pour «exister avec soi-même et avec les autres». Les femmes supportent mieux la prison, remarque Roberta. Alors que les hommes se massacent, «nous savons rendre créative la journée heure après heure, et pas seulement ici...» Serait-ce qu'elles ont les qualités de leur «passé d'esclaves» et savent occuper leurs mains et leur esprit pour rendre la vie supportable? Pourquoi il en soit, l'auteure voit dans cette vie communautaire une utopie possible, un espoir: «En ce lieu se réalise

– même si c'est par des voies détournées – le seul potentiel révolutionnaire qui échappe encore au nivellement et à la banalisation presque totale qui triomphe au dehors.» Et d'épingler les révolutionnaires de l'extérieur, ces «professeurs d'utopie» misanthropes qui ont trahi leurs idéaux aussitôt au pouvoir, «après des décennies d'appels fondés sur la notion abstraite de liberté, d'abolition des classes, sur le droit de tous à tout avoir». Au final, ils méprisent le peuple et enferment ceux qui dérangent, tandis que la prison devient le lieu de l'expérimentation révolutionnaire.

La solidarité y est par moments totale, par exemple autour de cette Africaine enceinte qui fait la grève de la faim, ou de Barbara qui organise son «suicide» pour sortir de ces murs. Les prisonnières connaissent encore l'art de l'attention à l'autre et savent que «de la condition psychique de l'une peut dépendre celle des autres». Du coup, si les classes sociales restent insurmontables même ici, les détenues vont aussi au-delà. Milieux sociaux, dialectes et éducation sont balayés «comme d'inutiles camouflages des vraies forces (et exigences) des profondeurs: cela fait de Rebibbia une grande université cosmopolite où chacun, s'il le veut, peut apprendre le langage premier». Celui des émotions, «simple et profond».

Il n'y a pas de vie sans communauté, dira Roberta, évoquant le syndrome tabou de l'attachement à la prison, où il est possible d'exister et de trouver sa place dans le miroir des autres. Et c'est bien cette extraordinaire université, où elle prend «un cours accéléré de vie», qui sauvera Goliarda Sapienza de la dépression.

Photo. Egalemeent comédienne reconnue qui joua entre autres pour Visconti, Goliarda Sapienza est née en 1924 en Sicile de parents socialistes anarchistes. Son père Giuseppe, avocat syndicaliste, a été le fer de lance du socialisme sicilien jusqu'à l'avènement du fascisme; sa mère, Maria Giudice, est une figure historique de la gauche italienne qui dirigea *Le Cri du peuple*, dont Antonio Gramsci était rédacteur en chef. Les Editions Attila / Le Tripode ont entrepris la publication de ses oeuvres complètes. (C) ARCHIVES SAPIENZA PELLEGRINO

«CE QU'IL RESTE DES MOTS» Face au drame de Sierre, Matthieu Mégevand refuse l'impuissance des mots et se lance dans une quête de sens qui convoque penseurs et écrivains. Un passionnant roman philosophique.

Par-delà le cynisme et le désenchantement

On se souvient encore du drame de Sierre, ce terrible accident d'autocar où vingt-deux enfants belges ont perdu la vie. C'était le 13 mars 2012, ils rentraient de vacances de neige, leur car lancé à 100 km/h avait percuté de plein fouet le mur d'un tunnel. L'enquête n'a pas pu trouver de causes à l'accident: le véhicule et la chaussée étaient en parfait état, le chauffeur sobre, les limitations de vitesse respectées. Aucune faute, aucune raison, aucun coupable: le choc est plus brutal encore, le mal surgit dans une gratuité nue, absurde, intolérable. Après les paroles et les rituels de deuils, seuls demeurent un silence insupportable et un criant sentiment d'injustice devant le néant. «Que peut-on dire sur ce qui ne dit rien?» Face à cette aporie, Matthieu Mégevand refuse de se résigner. Les mots sont-ils impuissants? Il vaut en tous cas la peine de livrer bataille. L'auteur genevois se lance alors dans une quête philosophique et romanesque autour de la question du sens, qui convoque penseurs, écrivains, artistes et amis proches. A tout juste 30 ans, il signe avec *Ce qu'il reste des mots* – son troisième livre après *Jardin secret* et *Les deux aveugles de Jéricho* – un roman passionnant, qui allie réflexion et autofiction et se lit comme une enquête très intime sur des interrogations fondamentales.

Quel est le sens de l'existence? Pourquoi le malheur? Comment Dieu peut-il permettre un tel drame? Que signifie le mal? A

partir du fait divers, Matthieu Mégevand enquête dans les grands textes en limier du verbe et de la pensée, ouvre des pistes, alterne réflexions, fiction et dialogues philosophiques. Il connaît sa matière, lui qui a étudié la philosophie et l'histoire des religions, et l'agence de manière vivante et personnelle.

«S'ÉMOUVOIR, ET PRODUIRE DE L'AMOUR»

Le premier professeur interrogé joue le rôle d'aiguillon. Philosophe du langage, ce logicien a consacré plus de trente ans à l'étude du sens et écrit au narrateur: «Pour moi la mort est un événement comme un autre, et peu importe sous quelle description on meurt. Entre naissance et mort on peut avoir du bon temps et du mauvais temps, mais il n'y a aucun mal dans le monde. Ni aucun bien d'ailleurs.» C'est contre cette rationalité matérialiste que le narrateur va mobiliser ses ressources. Il lit le poète Philippe Jaccottet, évoque *Melancholia* de Lars von Trier, se sent proche de Wittgenstein qui pressentait une dimension ineffable au-delà de la limitation des mots. Il interroge un ami médecin souvent confronté à la mort, découvre chez Camus une révolte pleine de beauté et d'exaltation malgré l'absurde. Il trouve aussi une réponse possible auprès de son amie Hannah, lumineuse musicienne dont les chansons ouvrent un monde auquel le langage n'a pas

accès. Il interroge encore Spinoza, Sénèque ou Nietzsche, le Jésus de l'Evangile de Luc, la religion catholique. Mais aussi l'idée même de Dieu, avec l'aide du philosophe juif Hans Jonas qui oppose à sa toute-puissance un «dynamisme créateur». Bref, il essaie les pensées comme il le ferait d'un habit tantôt trop juste, tantôt trop lâche, et sa quête de sens se double d'une quête d'identité. Quand Hannah tombe malade, il vivra ces questions dans sa chair et trouvera l'amour au fond du désespoir.

Au terme de son voyage philosophique, Matthieu Mégevand pressent en effet un noyau qui échappe aux constructions symboliques et au langage, une forme de transcendance qui n'a rien à voir avec la religion et n'est pas non plus une consolation. Tout comme il n'y a pas de preuve de l'existence de Dieu ni de son absence, aucun logarithme ne saura jamais expliquer «ce qui, en nous, aussi profondément, avec cette puissance et cette ténacité, nous soulève et nous embellit». Il touche là, de manière vécue et non théorique, quelque chose qui résiste «contre tout ce qui s'acharne, aveuglement ou consciemment, à détruire et à humilier. Par-delà la vacuité, le nihilisme et l'absurdité. A rebours du cynisme et du désenchantement. *Malgré* le drame de Sierre. S'émerveiller, s'émuouvoir, et produire de l'amour. Notre unique réponse.» APD
Matthieu Mégevand, *Ce qu'il reste des mots*, Ed. Fayard, 2013, 209 pp.